Mouvances Francophones

Repentirs, Reprises, Remords, Ecart

Volume 5, Issue-numéro 1 2020

Rapport du documentaire et long
métrage *Anthony Phelps : à la frontière du
texte* 2019

Servanne Woodward
swoodwar@uwo.ca

DOI: 10.5206/mf.v5i1.10669

**Rapport de visionnement du documentaire et long métrage *Anthony Phelps : à la frontière du texte* à l'occasion du 36^e festival de Vues d'Afrique
à Montréal 17-26 avril 2020**

Nom du réalisateur : Arnold Antonin
Pays : Haïti
Année-durée-langue : 2019-1h 19 mn-français
Sous-titres : Français

Deux voix, un poète : une voix pleine lit une poésie attenante au Surréalisme, au réalisme magique d'un français écrit ; et puis une voix plus haute aigrette parle au rythme créole créole haïtien, qui fait apparaître les sous-titres français. Il apparaît, le regard un peu ridé et tout neuf, les traits du visage courts et courbes, les cheveux blancs encore fournis et un peu ébouriffés. Il est encore surpris de toutes les femmes Montréalaises qui venaient l'écouter, dont Hélène, qui lui est tombée dans les bras en dansant avec lui sur une musique enregistrée, pendant une pause d'un lundi de lectures poétiques où elle lui a susurré ses vers, et elle s'y est lovée (dans ses bras et dans sa poésie) une bonne fois pour toute, l'envoyant néanmoins trouver un travail à Radio-Canada qui l'a envoyé voyager aux quatre coins du monde. On le retrouve dans « le lit » d'une historienne le jour du tremblement de terre de 1985 à Haïti, qui semble plaisamment amusée de l'équivoque causée par sa propre déclaration. On n'est plus à l'heure grave où Radio-Canada lisait le poème de Voltaire sur le tremblement de terre de Lisbonne. Au tout départ, nous sommes parfaitement désorientés.

Comme le dit Anthony Phelps, on se rappelle de ses compagnons d'exil canadien, tel Emile Olivier et René Dépestry, avant lui, et il semble déjà oublié dans la chaîne des Haïtiens de Montréal, dont il a ouvert la voie, jusqu'à Joël Desrosiers et Dany Laferrière. On se rappelle de son 33 tours de lectures poétiques comme Céline Dion chante avec des mots touchants « Paul et Virginie ». « Tony » est désiré plus qu'aimé, plus aimé qu'admiré, et admiré plus que respecté selon les rapports chaleureux de nombreux familiers. Par contre, Phelps est surpris que la chaleur réceptive des poètes Montréalais, à qui il a appris la déclamation poétique, se soit convertie en froide disjonction : apparemment, les collègues Montréalais l'ont ignoré activement, une fois le savoir-faire acquis et le succès professionnel assuré, dit-il, encore amer d'avoir été snobé par les copains d'avant. Professionnellement, Phelps observe qu'il a eu la chance d'être publié en France, ce qui a porté sa carrière de façons plus durables que celle de ses compagnons du « carré St. Louis », une jolie petite placette Montréalaise où il lisait des poèmes avec ses copains dans un petit café qui comptait sur les consommations de leurs « fans » du lundi. Un interviewer cherche à mettre des mots dans la bouche du poète : Montréal serait sa « seconde patrie » non pas sa « terre d'exil », plus ou moins en vertu d'Hélène, « la femme de [sa] vie » (ce qui fait bon marché de la première épouse, Jeanine). Plus tard, nous voyons des photos d'une grande femme blonde d'expression un peu froide, évoquant la beauté de Céline Dion. Phelps acquiesce mollement, puis déploie plus d'énergie sur « terre d'exil », si, si, puis résigné sur « deuxième patrie »... ensuite, évidemment. Les maladresses « politiques » s'accumulent, et pour le coup « Tony » en devient attendrissant en dépit de son manque de gratitude et de lucidité pour les attentes de ce que sa patrie canadienne serait en droit d'entendre. Il n'a pas la politesse altruiste ou hypocrite de l'homme acclimaté. Par contre, il a une authenticité transparente sur un chagrin encore insaisissable.

Le documentaire le montre en chemise fleurie dans un pavillon en murs ajourés dessinant des fleurs de moellons, implanté dans un lieu qui ne devrait pas avoir de construction en dur, et qui n'est pas forcément hospitalier. La nature luxuriante aux aiguilles pointues, à l'herbe épineuse, aux feuilles drues et vernissées est le décor des bétonnages touristiques, et résidences secondaires de retraite pour allonger les dollars et euros des pensions étriquées. Après avoir été le théâtre de génocides et tortures, ces lieux sont évoqués au positif, comme radieux de victoire et de courage.

stoïque, pour rayonner sur celui de la population actuelle—tel que Phelps l’a conçu dans son premier poème, de genre épique, et retraçant l’histoire de son île. Les paradis infernaux des Caraïbes sont domestiqués par les philtres de la poésie. On ne voit pas encore les racines de son attachement à son île.

Phelps commence à prendre corps à cause de deux rapporteurs qui évoquent les échos d’une vieille controverse aux accents mêlés socio-marxistes et racistes : Phelps serait bourgeois, mulâtre (quasi-blanc), évoluant dans une autre sphère que les réfugiés plus pauvres, pour qui se fixer à Montréal représentait un confort singulièrement accru. Ces derniers seraient fatigués de son éternelle nostalgie d’exilé, qui aurait finalement regretté sa position de privilégié en Haïti. Phelps a également objecté à ce que les Haïtiens fuyant le régime Duvalier soient évacués sur l’Afrique, estimant que cette conception de la « diaspora » africaine à rapatrier sur le continent « d’origine » à partir des Antilles était essentiellement raciste. À partir de cela, on l’a accusé d’être anti-Négritude. Dans le documentaire, il parle avec respect de Césaire, et estime que la Négritude a « marché pour lui ». Il révèle une position plus délicate et plus nuancée vis-à-vis du « noircisme » que ce dont on l’accuse. Personne ne conteste la conviction de Césaire, ni de Senghor, et cependant, vu d’Haïti, par Phelps, il apparaît incontestable que la carte de la Négritude a joué une part non négligeable au service de leurs concitoyens, et de leur double carrière d’hommes de lettres et de politiciens. Quant à Phelps il se ne déclare ni Africain, ni Européen, mais Caribéen.

À voir son visage lorsqu’il retrouve les ruines de l’aquarium et le barrage toujours fonctionnel de ce qu’il avait bâti sur l’île, ou bien le voile de ses yeux lorsqu’il visite les lieux où ses amis ont été assassinés, il est plus aisé de comprendre que ce qui le retient sur l’île est de l’ordre de son investissement personnel et du deuil de ses premiers compagnons de jeunesse. Car enfin, il ne voyait aucun problème à venir étudier à Montréal, ni à voyager. C’est le départ de 1964 qui ne se résout pas, soit qu’il soit parti vivre ailleurs quand d’autres (y) sont restés, soit que ses compatriotes le critiquent à son retour. Il reste attaché à une temporalité de bonheur avant que son monde ne bascule. Rien de surprenant à ce que « La nostalgie de l’enfance et de la terre natale nourri[sse] en grande partie son œuvre », comme le précise la manchette de promotion du visionnement de ce documentaire qui servira sans doute d’introduction à plus d’un cours sur la littérature francophone qui donnerait un panorama précis des conditions différenciées dans lesquelles ont écrit les auteurs des Antilles et des Caraïbes francophones, et situerait les auteurs les uns vis-à-vis des autres.

Son plus grand défenseur et le spécialiste de son parcours et de son œuvre est Joseph Ferdinand, un collègue de l’université du Vermont (USA). Avec Phelps, il pense que sa poésie, inspirée de Lorca et St-John Perse attend encore sa destinée et sa juste appréciation, à un siècle d’ici. Ferdinand parie sur sa poésie—non pas sur ses romans. Il parle d’un style de figuration abstrait. Phelps, qui a toujours réuni les poètes et qui est toujours rassembleur parmi les artistes, a trouvé récemment une jeune Haïtienne qui espère illustrer ses recueils de poésie.

Servanne Woodward
The University of Western Ontario